

STOMAN'S OBSESSION

texte VIRGINIE LEDUC

« J'aime les grandes villes, les gens de la rue, leur présence irréductible et en même temps si fragile dans le contexte urbain », dit **Chantal Stoman**, éclat noisette dans les yeux.





Pendant dix ans, la photographe a puisé dans le vivier de la mode des formes nouvelles, approfondi ses recherches formelles - cadre, lumière, composition, mouvement, reflets - et, peu à peu, a façonné son esthétique. « Pendant tout ce temps, j'ai nourri mon boîtier d'images construites, où la beauté primait sur le contenu, jusqu'au jour où je m'en suis lassée. Mes images manquaient de quelque chose d'essentiel. Ça ne suffisait plus. La beauté pour la beauté m'est apparue vide de sens. Alors, je l'ai incarnée dans des gens anonymes et dans des lieux quotidiens ».

Curieuse et insolente, généreuse et obstinée, Chantal s'offre un nouveau terrain de jeu : la rue. « Je n'invente rien. Mon matériau de prédilection est là, qui sollicite tous les sens : la rue et ses communautés, explique la photographe qui se fait ethnologue. La richesse des grandes villes réside dans leur capacité à faire cohabiter toutes les cultures. Et ce qui s'offre, en premier lieu, c'est leur aspect extérieur : le vêtement n'a plus seulement une fonction esthétique, comme dans l'univers de la mode, il devient identitaire ».

Dès lors, Chantal Stoman insuffle à son esthétique une dimension éthique, transformant chaque image en une aventure sociologique, voire politique. Sa photographie se tient en équilibre, à la lisière des deux mondes : la mode et le reportage, l'illusion et le réel. « C'est ce que j'appelle des landscapes mode. J'introduis l'univers de la mode dans des paysages réels, dans des scènes de la vie quotidienne. Dans ma photographie, la beauté formelle est au service, sinon d'une cause, du moins d'une observation singulière », dit Chantal Stoman, pour qui l'acte de photographier est un acte d'engagement, parfois même de dénonciation.

Ainsi Woman's Obsession. Premiers pas vers une photographie politique, mais toujours — et c'est là la puissance de Chantal, d'une beauté subtile et envoiante, comme si la beauté naissait de la vérité énoncée... Dans les rues de Tokyo, Chantal Stoman traque la fascination des femmes japonaises pour les vêtements et accessoires de luxe, leur volonté — leur rage- d'uniformité en endossant les mêmes marques. « Derrière cette pulsion, j'ai compris que ces fashionistas cherchaient d'abord à s'acheter une appartenance ».



Ainsi Territoires où se dessine la carte des communautés — Juifs new-yorkais, Afro de Harlem, Maghrébins de Barbès, Chinois de China Town... À hauteur d'homme, dans le fourmillement de la ville, entre le ciel éthéré et la saoullure des sols, Chantal Stoman capte les signes de reconnaissance, les attributs identitaires, les ressemblances et les singularités. Dans l'œil de la photographe, les insignes extérieurs (vêtements, coiffure, gestuelle...) sont aussi celles d'une beauté intérieure. Une beauté qui ne laisse rien au-dehors : ni la pluie ni le vent, ni le profane ni le sacré, ni la laideur ou la pauvreté. Ce que les minorités ethniques partagent entre elles, et que la photographe nous offre, c'est le lien qui unit et qui sépare, dans l'errance de l'exil et la nostalgie des origines.

Enfin, l'immense chantier : Lost Highway. Depuis les autoroutes qui saignent la ville, depuis ces voies (voix ?) suspendues, perdues au-dessus des cités, Chantal saisit ce qu'il reste d'humain dans la nuit. Tokyo, Sao Paulo, Le Caire... à folle allure, Chantal Stoman retient la nuit, les lueurs des fenêtres éclairées — lucioles

pareilles à la doubleure des astres que les feux de la ville ont éteints depuis longtemps. Alors, transpire encore la vie, la ville, haut lieu de solitude. Lost Highway est un mirage. Rien n'est figé, rien n'est acquis. Certaines photos elles-mêmes sont sur le point de s'effacer sous la vitesse, qui dit l'impermanence des lieux et la fugacité d'une vie. « Les échangeurs sont les lieux de passage par excellence, des traits d'union qui relient autant qu'ils éloignent les uns des autres. Chaque fenêtre éclairée est une personne, un noyau de solitude qui l'illumine. J'ai le sentiment de m'approcher de plus en plus près de l'intime de l'homme.»

Une vérité qui laisse loin derrière la beauté purement formelle... Et donne à voir, le temps d'un éclair, ce qu'il y a d'irréductible dans l'homme, dans n'importe quel homme.